
POUR LE XII. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la Correction fraternelle.

Videns eum misericordiâ motus est ; & appropians, alligavit vulnera ejus, infundens oleum & vinum. Il fut touché de compassion en le voyant , & s'étant approché de lui , il banda ses plaies , après y avoir versé de l'huile & du vin. S. Luc , c. 10.

IL faut convenir , mes chers Paroissiens ; que , dans un cas semblable à celui qui est rapporté dans la parabole que vous venez d'entendre , il y a peu d'hommes capables de pousser l'inhumanité au point où la poussèrent ce Prêtre & ce Lévite : mais , d'un autre côté , il y en a peu qui ne soient encore plus inhumains dans une occasion où leurs freres sont infiniment plus à plaindre. Les plaies du corps ne sont rien en comparaison des plaies de l'ame ; & si l'état d'un homme maltraité par les voleurs & laissé à demi-mort , est un objet digne de compassion , les vices , les infirmités , les chûtes de notre prochain , n'en méritent pas moins , ils en méritent bien davantage ; & cependant nous les voyons sans en être touchés : il y a plus ,

2. Dom. Tome IV.

* C

42. LE XII. DIMANCHE

nous prenons de-là occasion d'insulter à nos semblables ; en quoi nous sommes aussi cruels que l'auroient été ce Prêtre & ce Lévitte , si , non contens de ne donner aucun secours à ce malheureux voyageur , ils l'avoient accablé de reproches & couvert d'injures.

Je me suis arrêté à cette réflexion , mes Freres , pour vous entretenir aujourd'hui sur un de nos principaux devoirs , je veux dire la correction fraternelle , les charitables représentations que nous devons nous faire les uns aux autres , & dont un homme sage fait toujours son profit , de quelque part qu'elles lui viennent.

P R E M I E R E R É F L E X I O N .

O N convient que les supérieurs sont tenus devant Dieu & devant les hommes de faire la correction à leurs inférieurs , les peres à leurs enfans , les maîtres à leurs domestiques , le Pasteur à ses ouailles ; mais que la charité nous oblige tous à reprendre nos freres & à les ramener , si nous pouvons , quand ils s'égarent ; c'est-là ce que personne ou presque personne n'entend. Lorsque nous disons que les chrétiens sont tous les membres d'un même corps ; que tous doivent souffrir quand il y en a un qui souffre , & l'aider par conséquent de tout leur pouvoir ; que la foi , les bonnes

mœurs, la justice sont parmi les Disciples de Jésus-Christ comme un trésor commun, dont tous répondent solidairement, si je puis m'exprimer de la sorte. Quand nous tenons ce langage, il semble que nous parlions à des sourds, & la plupart répondent comme Caïn, lorsque Dieu lui demanda ce qu'étoit devenu son frere Abel : est-ce que je suis le gardien de mon frere ? *Nûm custos fratris mei sum ego ?* (Genes. c. 4.)

Mais dites-moi, je vous en prie, que penseriez-vous d'un homme qui seroit insensible aux malheurs d'autrui, jusqu'à dire à tout propos & à la vue des plus grands désastres : qu'est-ce que cela me fait ? tant pis pour eux. Sa maison est brûlée avec tous les effets dont elle étoit pleine : qu'est-ce que cela me fait ? tant pis pour lui. Les voleurs l'ont attaqué, dépouillé, couvert de plaies & laissé pour mort : qu'est-ce que cela me fait ? tant pis pour lui. Il est détenu dans un lit où il souffre depuis plusieurs années, sans remede & sans consolation : qu'est-ce que cela me fait ? tant pis pour lui. Ce misérable est réduit aux plus affreuses extrémités de l'indigence ; il souffre journellement la faim, la soif, la nudité, sans aucune espece de ressource : qu'est-ce que cela me fait ? tant pis pour lui. Mes Freres, je vous le demande : que penseriez-vous d'un tel

homme ? ô l'inhumain ! ô le barbare ! ô le monstre !

Vous l'avez dit : mais vous , mon cher Paroissien , pensez-vous être plus charitable , lorsque vous voyez , sans compassion , le malheureux état où l'ame de votre frere est réduite , quand il donne dans certains travers & qu'il croupit dans des habitudes criminelles. C'est un libertin , il n'a ni foi , ni loi : qu'est-ce que cela me fait ? tant pis pour lui. Ses désordres répandent le trouble dans la famille & le scandale dans la Paroisse : qu'est-ce que cela me fait ? tant pis pour lui. Il se déshonore , il se ruine , il se damne : qu'est-ce que cela me fait ? tant pis pour lui. Est-ce que je suis le gardien de mon frere ? *Nûm custos fratris mei sum ?* Avec une telle façon de penser , & c'est malheureusement ainsi que pensent la plupart de ceux qui m'écoutent ; avec une telle façon de penser , on ne laisse pas de dire : mon Dieu , je vous aime de tout mon cœur , & mon prochain comme moi-même.

En quoi prétendons-nous donc faire consister cet amour ? Est-on sincèrement attaché à Jésus-Christ , quand on voit sans douleur , sans émotion , sans intérêt , la perte des ames pour lesquelles Jésus-Christ est mort ? Si le bœuf ou la brebis de votre frere s'égarait & que vous les rencontriez , disoit Moïse (*Deuter. c. 22.*) , vous ne

les abandonneriez pas ; mais vous les ramenez à leur maître. Pensez-vous que le Saint-Esprit n'ait eu en vue dans ce passage que la conservation d'un bœuf ou d'une brebis ? N'a-t-il pas voulu nous faire entendre que le salut de nos frères , qui sont les brebis de Jésus-Christ , ne doit point être à nos yeux une chose indifférente ; mais que nous devons faire de notre mieux pour les remettre dans le droit chemin , quand ils s'en écartent.

Les Pasteurs sont établis , ils sont obligés par état , & plus particulièrement que les simples fideles , à travailler au salut des âmes : cela est vrai. Saint Paul parloit à tous les Pasteurs quand il écrivoit à Timothée : prêchez à tems & à contre-tems ; reprenez , menacez , priez , exhortez de toute maniere & avec toute sorte de patience. (2. *Timoth. c. 4.*). Mais Saint Paul parloit à tous les chrétiens , quand il disoit : mes Freres , si quelqu'un d'entre vous tombe en faute , reprenez-le charitablement avec un esprit de douceur (*Galat. c. 6.*). L'Esprit saint , au livre de l'Ecclésiastique , ne dit-il pas , en propres termes , que chacun de nous est chargé de la part de Dieu de veiller au salut de son prochain : *unicuique mandavit de proximo suo.* (c. 17.) Et après tout , Jésus-Christ n'est-il pas votre maître , votre Dieu , aussi-bien que le nôtre ? & par conséquent ne devez-vous pas avoir à cœur les

46 LE XII. DIMANCHE

intérêts & sa gloire, aussi bien que nous ? ne demandez-vous pas tous les jours que son nom soit sanctifié, que son regne arrive ? & qu'est-ce que cela signifie dans votre bouche, si vous ne prenez aucune part au bien spirituel de ceux pour lesquels Jésus-Christ a donné sa vie ? D'où je conclus que vous n'aimez véritablement ni Jésus-Christ, ni votre prochain, si vous ne contribuez pas à son salut de tout votre pouvoir ; non-seulement par vos prières, non-seulement par vos bons exemples ; mais par de sages avis, par des représentations charitables, lorsque vous êtes à portée de les lui faire, qu'il en a besoin, & qu'elles peuvent lui être utiles.

Mais vous nous prêchez sans cesse, Monsieur, de nous regarder nous-mêmes & de ne point examiner la conduite d'autrui : oui, sans doute ; & vous n'en êtes pas pour cela plus charitables. Ne jugez, ne condamnez personne ; n'insultez, ne méprisez personne ; excusez, souffrez, pardonnez tout : voilà ce que je vous prêche. M'avez-vous jamais oui dire qu'il fallût voir indifféremment, sans douleur & sans compassion, la foiblesse, les chûtes, les égaremens du prochain ? Vos propres infirmités, que je vous exhorte à ne jamais perdre de vue, ne doivent-elles pas vous attendrir sur les siennes ? N'est-il pas naturel de compâtrir au mal d'autrui, quand

APRÈS LA PENTECÔTE. 47

on est malade soi-même ? & lorsqu'on y compâtit sincèrement , ne cherche-t-on pas à le soulager & à le guérir , s'il est possible ?

Cela ne me regarde point. Eh ! pourquoi donc tant de caquets , de rapports , de murmures , de médisances , peut-être de calomnies , si les défauts du prochain ne vous regardent point ? Je vous demande pardon ; ils vous regardent : si votre frere étoit tombé dans un précipice , ne lui donneriez-vous pas du secours ? si quelqu'un de ses animaux domestiques étoit tombé sous sa charge , ne l'aideriez-vous pas à le relever ? Ah ! c'est son ame qui est tombée , qui s'est précipitée ; c'est son ame qui est blessée , qui est malade ; & vous aurez assez peu de foi , assez peu de charité , pour dire que cela ne vous regarde point !

Que faut-il donc que je fasse ? Il faut imiter , mon cher Paroissien , la conduite du charitable Samaritain , dont il est parlé dans notre Evangile. Ayant rencontré sur son chemin un homme dépouillé , blessé , maltraité par les voleurs , il est touché de compassion en le voyant ; il s'approche de lui ; il verse de l'huile & du vin sur ses plaies ; il l'emmène & en prend soin jusqu'à ce qu'il soit guéri. Faites de même à l'égard de votre prochain , lorsqu'il est malheureusement tombé entre les mains des voleurs , je veux dire dans les pièges que

Civ

48. LE XII. DIMANCHE

le malin esprit, le monde & notre propre chair nous tendent continuellement à tous tant que nous sommes. S'il vous écoute & que vous ayez le bonheur de le ramener, vous aurez fait une œuvre infiniment précieuse devant Dieu : si vous avez au contraire le malheur de ne pas réussir ; celui qui voit le fond de votre cœur vous tiendra compte de vos efforts, & votre charité ne sera pas moins récompensée.

Que la vue des infirmités, des vices, des égaremens de votre frère excite d'abord chez vous, non pas des sentimens d'aversion, d'indignation ou de mépris, comme il n'arrive que trop souvent, mais des sentimens de compassion & de douleur, vous souvenant alors de la fragilité humaine qui vous est commune avec lui. Que nous sommes à plaindre, ô mon Dieu ! lorsque vous nous abandonnez à notre propre faiblesse. Ce qui est arrivé à mon frère peut m'arriver à moi-même : les voleurs qui l'ont maltraité me poursuivent : je suis exposé aux mêmes tentations & aux mêmes dangers. Que ne m'en coûte-t-il pas pour résister à mes inclinations vicieuses ? combien de chûtes n'ai-je pas faites ? combien de chûtes ne fais-je pas encore tous les jours ? Cette personne est dominée par une passion ; je suis tourmenté par une autre : elle a ses infirmités ; j'ai les miennes : elle a ses péchés ; j'ai les miens : *videns eum misericordiâ motus est.*

Pénétré de ces sentimens , & dans ces dispositions charitables , approchez - vous de votre frere & choisissez pour cela le tems , le lieu , les circonstances qui vous paroîtront les plus propres pour vous insinuer doucement dans son cœur , *approprians*. C'est être bien mal-adroit que de faire la correction ou des représentations à quelqu'un qui est , par exemple , dans le feu de la colere ou de quelqu'autre passion qui le trouble & lui ôte le libre usage de sa raison : ce n'est point alors le moment de l'aborder ; il vous rebutera , il s'éloignera de vous , mesure que vous chercherez à vous approcher de lui. La correction , les représentations que l'on fait au prochain , sont très-souvent inutiles , par la seule raison qu'elles ne sont pas faites à propos.

Votre fils commet une étourderie , & sans lui donner le tems de la réflexion , vous le reprenez sur le champ avec aigreur ; c'est mal vous y prendre : attendez au lendemain ; donnez-lui le tems de voir & de sentir sa sottise ; préparez-le par votre silence & par une sorte de dissimulation à recevoir avec fruit la réprimande que vous avez à lui faire ; choisissez un moment où il ne puisse pas vous soupçonner de le reprendre par humeur & par d'autres motifs que la tendresse paternelle.

Je ne suis point étonné , Madame , que toutes vos représentations soient inutiles à

votre mari ; c'est votre faute : vous prenez mal votre tems ; vous le reprenez en public , & vous devriez ne lui parler de ses défauts que tête à tête : vous lui en parlez dans un tems où il a de l'humeur contre vous , & où par conséquent il ne sauroit prendre de bonne part ce que vous lui dites. De cette façon-là , vous ne réussirez jamais pour faire avec fruit la correction fraternelle. A qui que ce soit qu'on la fasse , il faut s'insinuer dans le cœur , *approprians*. Le cœur ne se prend pas de force , & l'on n'y entre point par toute sorte d'endroits , ni à toute heure ; il y a certains momens qu'il faut attendre & qu'il faut saisir : il y a une certaine façon de s'y prendre , qui n'est pas la même avec toute sorte de personnes : il faut avoir égard aux différens caracteres de ceux à qui l'on veut faire la correction ou des représentations charitables.

Voulez-vous ramener ce jeune homme qui donne dans le libertinage ou dans la détestable façon de penser des incrédules , ou dans quelqu'autre travers , commencez par vous approcher de lui , *approprians* ; c'est-à-dire , pour gagner son cœur & sa confiance ; sans cela vous ne ferez rien , & l'on vous répondra que ce n'est point-là votre affaire. Dès qu'une fois le cœur est gagné & la confiance bien établie , on est presque sûr de ne pas travailler en vain , pourvu néanmoins que l'on sache mêler à

APRÈS LA PENTECÔTE. 31

propos le vin & l'huile que l'on doit verser sur les plaies du malade : *infundens oleum & vinum.*

On répand du vin sur certaines plaies , pour les laver , pour les purifier , pour fortifier les chairs ; & l'on peut dire que les mauvaises raisons ; les prétextes , les fausses excuses dont nous cherchons à couvrir nos désordres , sont comme le pus & l'ordure qui sort des plaies de notre ame , qui les couvre & nous en cache la profondeur. Mauvaises raisons , faux prétextes , fausses excuses qui sont le fruit de notre malice , de notre aveuglement , de notre folie : *putruerunt & corrupta sunt cicatrices mea à facie insipientia mea.*

Commencez donc par laver la plaie que vous voulez guérir ; écarterez les mauvaises raisons ; détruisez les vains prétextes & les vaines excuses que les pécheurs allèguent ordinairement pour leur justification , ou pour paroître moins coupables ; & pratiquez à cet effet le conseil que nous donne le Saint-Esprit , au livre de l'Ecclésiastique , qui est de ne blâmer personne avant de l'avoir interrogé , de ne condamner qui que ce soit sans l'entendre : *priusquam interrogaveris ne vituperes quemquam , & cum interrogaveris corripe iustum.*

Interrogez donc votre frère , & sçachez de lui avant tout , s'il est vrai qu'il soit tombé dans telle & telle faute ; qu'il se con-

Cvj

duise ainsi, & ainsi; car enfin de deux choses l'une : ou vous êtes assuré qu'il est coupable, ou non : si vous en êtes assuré, il faut en tirer l'aveu de sa propre bouche, écouter ses raisons & ses excuses; savoir quels ont été les motifs & les intentions; connoître les circonstances qui accompagnent le fait sur lequel vous avez des représentations à lui faire.

A plus forte raison est-il juste de l'interroger, si vous n'avez à l'entretenir que sur des rapports & des oui-dire. Autrement, il pourroit vous fermer la bouche d'un seul mot, en disant qu'on vous a rapporté faux, ou que les choses ne sont pas comme on vous les a rapportées; il vous feroit ainsi rougir de votre imprudence & de votre trop grande crédulité. Ne le blamez donc pas sans l'entendre, & sans avoir entendu jusqu'au bout ce qui peut diminuer ou aggraver sa faute. Que la vérité coule ensuite de votre bouche dans son cœur, comme un vin salutaire qui lave ses plaies, qui lui en découvre la largeur & la profondeur, qui lui en fasse sentir le danger & les conséquences. Reprenez votre frère sans le flater, ne lui cachez, ne lui dissimulez rien de tout ce qui vous paroît reprehensible dans sa conduite. Mais souvenez-vous que c'est du vin & non du vinaigre qu'il faut verser dans son cœur.

Que vos représentations soient fortes;

mais non pas aigres ; qu'elles soient vives , mais qu'elles n'ayent rien d'amer , rien qui annonce le mépris , l'aversion , la colere. Joignez à la force de la vérité , qui nous est représentée par le vin , le ton amical , la douceur dont l'huile est le symbole. Ah ! que la vérité a de force lorsqu'elle est accompagnée de douceur : il est rare que les réprimandes trop sèches produisent un bon effet. Car si elles viennent de la part de ceux qui sont en droit de les faire , elles n'inspirent que la crainte : si celui qui les fait n'a aucune autorité , elles révoltent , elles aigrissent la plaie au lieu de la guérir.

Peres & mères , ne fâchez jamais vos enfans , ne fermez point les yeux sur les défauts de vos domestiques. Mais joignez toujours beaucoup de miel aux réprimandes que vous êtes obligés de leur faire. L'aigreur , la colere , les emportemens , les reproches amers , les invectives peuvent bien donner de la crainte ; mais ils ne gagnent point le cœur , & tant que vous n'irez pas au cœur , vous ne ferez jamais grand chose qui vaille.

La Loi de Moïse étoit une Loi de sévérité , une Loi de crainte , que produisit-elle ? Un peuple d'esclaves avec lequel il falloit avoir sans cesse le fouet à la main , qui bien loin d'attirer les autres peuples à lui , étoit toujours prêt à quitter ses mœurs & sa religion pour passer à celles des autres peuples. Jésus-Christ n'a fait que paroître : au

34 LE XII. DIMANCHE

lieu de cette sévérité, il a déployé les entrailles de sa douceur, il a répandu comme l'huile de sa miséricorde, & toutes les Nations ont couru à l'odeur de ses divins parfums. C'est vraiment dans sa personne, que la miséricorde & la vérité se sont rencontrées, & c'est dans sa personne aussi que la justice & la paix se sont embrassées : *misericordia & veritas obviaverunt sibi, justitia & pax osculate sunt.* (Ps. 84).

Que si le Créateur, le Maître Tout-Puissant des hommes, le Sauveur du monde dont le Samaritain étoit la véritable figure, a voulu nous gagner par la douceur autant que par la force de la vérité qu'il apportoit sur la terre ; à combien plus forte raison, devons-nous être remplis de douceur & de miséricorde, nous qui n'avons rien par nous-mêmes, en quoi nous valions mieux que ceux auxquels nous sommes obligés de faire la correction.

Je loue votre zèle, mon cher Paroissien : vous êtes tellement ennemi du vice que vous ne sçauriez vous empêcher de le reprendre non-seulement dans la personne de ceux qui vous sont soumis ; mais chez ceux-là même sur la conduite desquels vous n'avez aucun droit d'inspection. Je loue votre zèle ; mais vous n'avez point assez de douceur dans le caractère : vous n'êtes point assez compatissant, vous êtes trop sec, trop dur : il semble qu'il y ait chez vous plus de

bile que de vrai zèle. Vous pourriez faire beaucoup de bien , & vous perdez votre tems , souvent même vous faites moins de bien que de mal ; & pourquoi ? parce que vous ne versez pas l'huile de la miséricorde & de la douceur sur les plaies de votre frere.

Dès qu'il est tombé en faute , vous paroissez d'abord scandalisé : vous prenez vis-à-vis de lui un air de froideur & de mécontentement : vous ne l'abordez , vous ne lui parlez plus avec la même cordialité. Il faut lui faire sentir ses torts : mauvaise façon de les lui faire sentir. C'est le blâmer : c'est le punir avant de l'avoir entendu : cela n'est pas juste. Jamais de l'humeur, jamais de visage froid , jamais rien de dur avant d'avoir interrogé celui qui a failli , & auquel vous avez des réprimandes ou des représentations à faire. Plus vous l'intimiderez , moins il osera vous dire ce que vous avez besoin de sçavoir , pour le reprendre & le corriger à propos ; que votre visage & votre cœur paroissent ouverts , si vous voulez que son cœur s'ouvre & qu'il vous laisse voir à votre aise la plaie que vous avez dessein de panser.

Vous prenez ensuite , en lui faisant la correction , un ton de sévérité qui le tient sur les épines , oubliant que vous êtes malade vous-même , & que c'est un malade par conséquent qui en panse un autre. Vous

exagérez ses défauts, au lieu de les lui exposer simplement : vous le blâmez trop , & ne le plaignez point assez : vous insistez vivement sur ce en quoi il est reprehensible , & vous ne dites pas un mot de ses bonnes qualités. Cela n'est pas bien : il ne faut point flatter ceux que l'on corrige ; mais il ne faut pas non plus dissimuler avec affectation ce qu'ils ont de bon.

Que si l'on doit user de douceur au moment de la correction , à plus forte raison faut-il en user quand elle est faite , & que l'on a dit ce qu'on avoit à dire ; car ou elle a été bien reçue , ou non : si elle a été bien reçue , il ne seroit pas juste de traiter durement quelqu'un qui prend de bonne part les avis que vous lui donnez , & qui paroît disposé à les suivre : si au contraire vous avez été mal reçu , il faudra revenir à la charge , & faire par conséquent nouvelle provision de patience. Le vice que vous reprenez dans votre frere est une maladie ; s'il est revêche , c'en est une autre , & pour le guérir il faut d'autant plus de douceur & de charité que l'on trouve plus de résistance. Si celui que vous reprenez hausse le ton , baissez le vôtre : s'il s'opiniâtre à vous répondre & à vous résister , taisez vous ; autrement , dit Saint Bernard , ce n'est plus une correction , mais une dispute & une vraie querelle ; ce qui est de la dernière indécence , sur-tout lorsque c'est un supérieur

qui fait la correction à son inférieur. Mais qu'elle soit bien ou mal reçue, vous ne devez point en rester là. Le Samaritain de notre Évangile, après avoir pansé les plaies de ce misérable voyageur, l'emmena & en prend soin jusqu'à ce qu'il soit parfaitement guéri. *Curam ejus egit.* C'est un grand œuvre que de travailler à la correction & à l'amendement de ceux qui s'égarent : mais pour cela il ne faut pas se lasser, il faut revenir souvent à la charge, la vraie charité ne se rebute jamais, parce qu'elle espère toujours, & qu'elle compte, non sur les efforts, mais sur le secours de celui qui change les cœurs, & sans lequel tous nos soins deviennent parfaitement inutiles ; d'où je conclus que pour ramener au bien ceux qui s'en écartent, il faut persévérer, & persévérer sur-tout dans la prière, afin de leur obtenir du ciel les grâces dont ils ont besoin pour mettre à profit les sages avis qu'on leur donne.

Vous travaillez depuis long-tems, Madame, à la conversion de votre mari; vous reprenez, vous corrigez fort exactement vos enfans & vos domestiques; mais avez-vous l'attention de les recommander à Dieu tous les jours les uns & les autres ? Vous ne cessez, mon cher Paroissien, de faire à ce voisin, à cet ami les plus sages représentations sur sa mauvaise conduite. Vous cherchez à rétablir la bonne union & à faire régner la

38 LE XII. DIMANCHE

paix dans cette famille : vous faites souvent la correction à cette jeune personne : tout cela est très-bien. Mais demandez-vous à Dieu qu'il daigne joindre les saintes inspirations de sa grace, aux bons avis que vous donnez à votre prochain, aux sages représentations que vous ne cessez de lui faire ? Ne savez-vous pas que celui qui plante n'est rien, que celui qui arrose n'est rien, & que Dieu seul peut donner l'accroissement : il en est de la correction fraternelle comme des instructions que nous vous faisons ici : de même qu'un Pasteur doit prier sans cesse pour ceux à la conversion desquels il travaille, ainsi toute personne qui désire sincèrement ramener ou retenir quelqu'un dans le devoir, doit elle-même le recommander à Dieu, prier pour lui, afin qu'il daigne répandre sa bénédiction sur cette bonne œuvre. Croyez-moi, mes Freres, il y a bien peu de chrétiens qui en agissent ainsi ; & de là vient que nos corrections, nos représentations sont si souvent inutiles. Elles sont inutiles pour être faites mal-à-propos & à contre tems ; inutiles faute de douceur & de persévérance ; mais il faut convenir aussi qu'elles sont très-souvent inutiles par la mauvaise disposition de ceux à qui on les fait. Sur quoi voici encore, mes chers Paroissiens, quelques réflexions familières.

SECONDE RÉFLEXION.

D'où vient que nous sommes si curieux de louanges, & que nous aimons si peu à être repris ? D'où vient que nous remercions toujours ceux qui nous parlent de nos bonnes qualités ou de nos bonnes œuvres, & que nous ne répondons pas sur le même ton à ceux qui nous entretiennent sur nos défauts, & qui nous reprennent de nos fautes ? C'est un effet de notre orgueil : mais ce misérable orgueil va-t-il jusqu'au point de nous faire imaginer que nous sommes irrépréhensibles ? Ne disons-nous pas tous les jours que nous ne sommes point parfaits, & que nul homme n'est impeccable ? Ne disons nous pas encore que le plus grand service qu'on puisse rendre à quelqu'un est de lui faire connoître ses erreurs, le reprendre quand il a failli, le remettre dans le droit chemin quand il s'en écarte ? D'où je conclus d'abord, mon cher Paroissien, que vous êtes tout-à-la-fois injuste, ingrat, aveugle, insensé, lorsque vous prenez en mauvaise part la correction, les réprimandes, les sages représentations de quelqu'un qui travaille à vous rendre meilleur ou moins imparfait.

Celui qui me corrige ne peut que me faire du bien : celui qui me loue & me flatte, peut me faire beaucoup de mal. Celui qui me corrige, m'instruit, il m'éclaire, il me

découvrir ce qu'il est essentiel pour moi de voir & de sentir. Celui qui me loue me trompe, il me jette de la poussière aux yeux, il m'aveugle. Le premier est comme un Ange de lumière qui vient à moi de la part de Dieu, l'instrument de la Providence qui reprend & châtie ceux qu'elle aime. Le second est un Ange de ténèbres, il est comme l'instrument de l'esprit malin, qui après s'être perdu par l'orgueil, cherche à répandre le même poison dans nos âmes : celui qui me corrige, en un mot, travaille à ma perfection & à mon salut, pendant qu'un autre qui me flatte & carresse, pour ainsi dire, jusqu'à mes défauts, travaille à me gâter le cœur & à me perdre.

Heureux l'homme qui écoute avec douceur, qui reçoit avec reconnaissance, & qui met toujours à profit, soit les corrections qu'on lui fait, soit les bons avis qu'on lui donne ! il recueille les fruits de sa docilité ; il ne tombera jamais dans des fautes considérables ; il avancera de vertu en vertu ; parce qu'il conservera dans son cœur, & qu'il aura sans cesse devant les yeux les paroles de sagesse qu'on lui a dites. Celui là au contraire qui hait la correction, & qui ne veut pas souffrir les réprimandes, ni qu'on lui parle de ses défauts, celui-là est un insensé, dit le Sage (*Eccl. c. 12*) : c'est un homme couvert de plaies, & qui ne veut pas souffrir qu'on y touche ; il repousse

opiniâtement la main qui pourroit les guérir : elles ne se fermeront jamais : le mal ira toujours en croissant ; il croupira jusqu'à la mort , il mourra dans ses habitudes vicieuses : *Qui corripientem dura cervice contemnit . . . eum sanitas non sequetur* (c. 29).

Ne voyons-nous pas tous les jours des gens qui regardant derrière eux à un certain âge , & repassant dans leur esprit toutes les imprudences qu'ils ont commises , se plaignent de ce qu'on ne les a point repris , ou se repentent amèrement de n'avoir pas voulu écouter les leçons qu'on leur a données. J'ai été assez malheureux pour être livré à moi-même dans un tems où je n'avois encore ni lumières ni expérience , & j'ai fait des sottises qu'il n'est point en mon pouvoir de réparer ; j'ai contracté des habitudes que je ne corrigerai de ma vie. Ah ! si j'avois eu le bonheur de rencontrer un véritable ami, quelque personne charitable qui m'eût averti de mes défauts , qui m'eût ouvert les yeux sur ce qu'il y avoit de mal en moi , & de répréhensible dans ma conduite !

Il a été un tems où je ne voulois écouter personne. Je regardois comme mes ennemis , ou tout au moins comme des censeurs incommodes , tous ceux qui vouloient me faire la correction , & qui me donnoient de bons conseils ; je les méprisois , je m'en moquois , je voulois vivre & me conduire à ma tête. Ah ! si j'avois vu , si j'avois sçu ,

62 LE XII. DIMANCHE

si j'avois pu sentir ce que je vois , ce que je fais , ce que je sens aujourd'hui ! jeunesse , jeunesse qui êtes plus revêche encore que vous n'êtes aveugle & fragile : jeunesse , apprenez à souffrir les mains charitables qui cherchent à vous redresser , & souffrez-les non seulement avec douceur , mais avec joie & avec reconnoissance , qui que ce soit qui vous fasse la correction. Ecoutez surtout les vieillards ; & que leurs paroles se gravent dans votre cœur , comme autant de sentimens. Ils savent ce que vous ne savez point , ils voient ce que vous ne sauriez voir. Le bien ou le mal qu'ils vous prédisent vous arrivera : profitez de l'expérience qu'ils ont acquise : plaisez-vous avec eux ; interrogez-les , consultez-les , & honorez-les comme vos peres.

Malheureux enfans qui , bien loin d'avoir pour les vieillards cette vénération , cette confiance , cette docilité dont je parle , ne traitez qu'avec mépris les représentations de ceux-là même qui vous ont mis au monde , vous sentirez un jour , mais trop tard , toute la justice des réprimandes que vous ne voulez point souffrir. Toute la vérité , toute la sagesse des avis que vous ne voulez point entendre.

Quel scandale , mes chers Paroissiens , de voir un fils , & plutôt à Dieu que ce que je dis ici ne regardât aucun de ceux qui m'entendent , quel scandale de voir un fils qui

se moque ouvertement de tout ce que son pere lui dit pour son bien , qui ne lui répond souvent que par des injures , sous prétexte qu'il n'est plus d'un âge à recevoir la correction. Vous n'êtes plus d'un âge à craindre les verges , soit ; quoique dans le fait vous ne les ayez jamais mieux méritées : mais quelque âge, quelque expérience, quelques lumieres que vous puissiez avoir , dites-moi , je vous en prie , la vieillesse de votre pere l'a-t-elle donc dépouillé de tous les droits que la nature lui donne sur vous ? N'a-t-il plus comme autrefois celui de vous faire la correction , & de veiller sur votre conduite ? N'êtes-vous plus son fils , comme vous l'étiez il y a quarante ans , & votre pere en vieillissant a-t-il cessé d'être votre pere ? Allez , mon Enfant , allez ; vous êtes un ingrat , une ame dénaturée , & la malédiction de Dieu tombera sur vous.

C'est un homme difficile & inquiet : soit ; mais le ton d'aigreur , le ton de révolte ou de mépris avec lequel vous lui répondez , le rendra-t-il moins inquiet & moins difficile ? Si vous l'écoutiez modestement & avec respect , quand il vous fait la correction ; si vous la receviez avec douceur ; si vous en faisiez quelque cas ; si vous paroissiez disposé à profiter de ce qu'il vous dit , croyez-moi , vous ne le trouveriez ni si inquiet , ni si dur , ni si difficile. En vous sentez , mes chers Paroissiens , que ce que je dis de la

64 LE XII. DIMANCHE

correction que les peres & meres font à leurs enfans, doit également s'entendre de celle qu'un supérieur quelconque est en droit de faire à ceux qui lui sont soumis. Bon Dieu ! qu'ils sont rares ces chrétiens véritablement humbles qui reçoivent toujours avec douceur, avec modestie, avec reconnoissance & avec respect la correction de leurs supérieurs, lors même qu'ils ne méritent pas les réprimandes que ce Supérieur croit devoir leur faire : Ecoutez là-dessus saint Bernard, & voyez, mes chers Paroissiens, jusqu'où va ce misérable orgueil que nous avons tant de peine à vaincre.

Tantôt on nie le fait sur lequel on est repris, quoiqu'il soit vrai ; & que la réprimande soit bien fondée. *Non feci.* (De grad. humil. n° 45.) Non je n'ai pas fait telle chose ; vous vous trompez, on vous a trompé, cela n'est pas vrai : & l'on répond ainsi avec un air d'effronterie, avec un ton d'impudence qui prouve mieux que toute autre chose, ce dont on ne veut pas convenir. Voyez-vous une personne qui, lorsqu'on l'accuse & qu'on veut la reprendre, se récrie avec aigreur, s'emporte, fait des sermens & toute sorte de protestations affectées ; croyez-moi, ce n'est-là rien moins qu'une preuve de son innocence. Car c'est ainsi que les menteurs se défendent, & qu'ils soutiennent hardiment le mensonge qu'ils ont avancé.

avancé. Le ton de la vérité n'a rien qui sente l'effronterie ; il est simple & sans affectation : quelqu'un que l'on accuse & à qui la conscience ne reproche rien , répond tout uniment & sans s'émouvoir , oui & non. Il attend avec patience que la vérité se découvre, & que ceux qui le croient coupable soient détrompés.

D'autrefois , ne pouvant nier le fait , on le défend , on le justifie : oui , j'ai fait telle chose , & j'ai bien fait , & j'ai dû la faire : *Feci quidè'm , sed benè feci*. Quelle réponse ! Une personne sage & modeste , dès que son Supérieur la reprend , avoue sa faute & s'en humilie , lors même qu'elle a cru bien faire. Mais le superbe ne cède pas si aisément : vous avez tort ; non , je n'ai pas tort : vous avez mal fait ; j'ai bien fait. Et alors ce n'est plus un inférieur qui reçoit la correction de son Supérieur ; c'est un orgueilleux qui dispute avec son égal : *Feci quidè'm , sed benè feci*.

Quand il est forcé de convenir que ce qu'il a fait n'est pas bien ; il s'excuse d'une autre manière. Vous avez raison & j'ai tort , à la bonne-heure : mais après tout , il n'y a pas grand mal , & je ne suis pas si coupable que vous pensez : delà nouvelles raisons , nouvelles excuses , nouvelle dispute. *Non multùm malè*. Et enfin , lorsqu'il est convaincu au point de ne pouvoir disconvenir que ce qu'il a fait ne soit très ,

mal , il se retranche sur l'intention qu'il prétend n'avoir pas été mauvaise. J'ai agi dans de bonnes vues , j'ai cru bien faire , je n'ai eu que de bons motifs : *Si multum malè, non malâ intentione.*

Ah ! que vous seriez charitable , mon cher Paroissien , si vous étiez aussi ingénieux , aussi adroit pour trouver des excuses , quand il s'agit des fautes de votre prochain , que vous êtes adroit & ingénieux , quand il s'agit d'excuser les vôtres ! & c'est précisément tout le contraire : vous exagerez , vous aggravez les fautes d'autrui , pendant que vous n'oubliez rien pour justifier , pour excuser vos propres fautes.

Qu'il est beau , mes Freres , de s'accuser soi-même & de s'humilier quand on a failli. Je ne fais lequel des deux est le plus estimable , ou celui qui ne tombe jamais dans certaines fautes ; ou celui qui les avoue humblement & sans détour quand on l'en reprend. Il suffit d'avoir beaucoup d'orgueil pour ne pas se mettre dans le cas d'être repris , afin de diminuer en quelque sorte la dépendance où l'on est vis-à-vis d'un supérieur à qui l'on doit compte de sa conduite. Je fais mon devoir , il ne peut rien me reprocher , je ne le crains pas : ce qui annonce un homme rempli de lui-même , qui semble n'être exact & régulier à l'extérieur , que pour n'être pas obligé de s'humilier devant ses maîtres. Celui-là au con-

traire qui ayant eu le malheur de s'écarter, reçoit la correction de bon cœur, se repent, désire & promet de faire mieux ; celui-là est humble : or quiconque est véritablement humble , a tout ce qu'il faut pour devenir un homme parfait. Le Pharisien dont il est parlé en S. Luc , (c. 18) étoit exempt des crimes dont le Publicain s'avoit coupable. Le premier vantoit son innocence, le second demandoit miséricorde pour ses péchés : celui-là rendoit grâce à Dieu , celui-ci lui demandoit grâce ; l'un fut absous à cause de son humilité ; l'autre fut condamné à cause de la vaine estime dont il étoit rempli pour lui-même. D'où je ne crains pas de conclure qu'il est autant & peut-être plus glorieux de convenir humblement de ses fautes & de les réparer, que de ne les avoir jamais commises. Il n'est donc rien de plus beau que de recevoir avec douceur , avec respect , avec reconnoissance , la correction d'un homme à l'autorité duquel la Providence nous a soumis , & qui est en droit de nous reprendre.

Mais il me reprend , quoique je n'aie pas tort : premierement ce n'est point à vous à décider si vous avez tort , ou non ; à moins que l'on ne vous accuse d'avoir fait ce que réellement vous n'avez pas fait. Dès qu'il est question de juger si telle chose que vous avez faite est bien ou mal , si vous avez dû la faire ou ne pas la faire ; c'est au

D ij

supérieur à juger & non point à vous. C'est à ses lumières qu'il faut vous en rapporter , & non point aux vôtres : il ne vous convient point de disputer avec lui , & le seul parti que vous ayiez à prendre c'est de vous taire.

En second lieu : quand bien même vous n'auriez pas tort , & que la réprimande de votre supérieur seroit déplacée , pensez-vous à cause de cela , être en droit de vous énor-gueillir devant lui , de vous élever contre lui , de vous irriter & de le réprimander à votre tour ? Le détromper modestement & avec respect , s'il est dans l'erreur , à la bonne-heure ; mais le blâmer , murmurer contre lui , jeter les hauts cris , vous plaindre amèrement de ce que vous appelez une injustice , & qui n'est qu'une simple méprise de sa part : c'est-là l'effet d'une délicatesse excessive , d'une sensibilité ridicule , la marque d'un orgueil insupportable. Car enfin , quel mal peut vous faire une correction que vous n'avez pas méritée ? Blessé-t-elle votre honneur ? vous rend-t-elle différent de ce que vous êtes ? s'ensuit-il de-là que votre supérieur n'ait de bonnes intentions ? qu'il ne parle pour votre bien , & que vous ne deviez lui en sçavoir gré , quand même il n'en agiroit ainsi que pour éprouver votre humilité , votre douceur , votre obéissance ? Il vous réprimande cette fois-là pour une faute que vous n'avez pas commise ; vous en avez commis d'autres

qu'il a dissimulées pour vous épargner ; outre que cette réprimande , qui vous paroît inutile & déplacée pour le présent , vous servira de préservatif contre les fautes que vous pourriez commettre dans la suite.

Mais il est trop vif ; mais il est trop sec & trop dur ; mais il accompagne toujours de reproches la correction qu'il me fait , il y ajoute toujours des menaces. Qu'est-ce que cela fait au fond de la chose ? La vérité , de quelque manière qu'on la dise , en est-elle moins la vérité ? De quoi s'agit-il après tout ? de vous remettre sous les yeux la faute que vous avez commise ; de vous faire connoître les défauts à quoi vous êtes sujet ? Tel est le but de la correction ; de quelque manière qu'on s'y prenne pour arriver à ce but , que vous importe ? Si votre supérieur prend le haut ton , s'il vous parle durement , s'il vous dit des choses mortifiantes ; apparemment que vous les avez méritées. La vivacité qu'il met dans ses réprimandes , est une preuve de l'intérêt qu'il prend à ce qui vous touche. S'il avoit moins d'amitié pour vous , il seroit moins affecté de ce qu'il trouve en vous de reprehensible , & s'il en étoit moins affecté , il ne s'exprimeroit pas avec tant de force. Voilà comme pense un esprit bien fait : il s'arrête aux choses qu'on lui dit pour son bien , & non point à la manière dont on juge à propos de les lui dire.

D iij

Cela est dur : oui , à la nature orgueilleuse ; oui , à l'amour propre ; oui , quand on est pétri de vanité : on veut des égards , des ménagemens , on aime à être flatté , on n'a que de l'aversion pour le ton sec , pour les reprimandes sévères. Mais quand on n'est pas si amoureux de soi-même , on n'est pas si délicat ; on n'est pas si sensible ; on n'y regarde pas de si près. On ne suppose jamais que de bonnes vues dans celui de qui l'on doit recevoir la correction , & on la prend toujours de bonne part , de quelque manière qu'il la fasse.

Mais enfin qui êtes-vous pour exiger que votre supérieur prenne tant de mesures , crainte de blesser votre orgueilleuse délicatesse ? Plus il la connoît , moins il doit la ménager , parce que plus vous craignez d'être humilié , plus vous avez besoin qu'on vous humilie. Reprenez-le donc à votre tour ; apprenez-lui la manière dont il doit vous faire la correction ; dites-lui qu'il n'y entend rien , & que ce n'est point ainsi qu'il faut s'y prendre : dictez-lui les termes dont il doit se servir , afin de ne pas vous choquer , enseignez-lui le ton qu'il doit employer pour vous instruire & vous corriger sans vous déplaire. Cela fait pitié.

Sachez donc & souvenez-vous que votre supérieur en vous faisant la correction use de son droit , qu'il remplit à

vosre égard une de ses principales obligations, & qu'il vous rend le plus essentiel de tous les services. Voilà le fond à quoi seul vous devez vous arrêter : quant au reste , je veux dire le tems , le lieu , le ton , la maniere , & tout ce qu'un supérieur doit observer pour faire la correction à propos , cela ne vous regarde point : c'est son affaire & non pas la vôtre. La seule chose qui vous regarde , est de l'écouter avec respect , de lui répondre avec douceur , & de faire votre profit de tout ce qu'il juge à propos de vous dire.

J'ai dit , j'ai répété , je répète encore que le service le plus important qu'on puisse nous rendre , est de nous faire appercevoir nos défauts & nos manquemens ; d'où je conclus qu'un homme sage reçoit toujours volontiers non-seulement la correction de ses supérieurs , mais encore les avis , les représentations charitables de ses égaux , de ses inférieurs même ; & pourquoi ? parce qu'il aime la vérité , parce qu'il cherche le bien par dessus tout. Or celui qui aime la vérité l'écoute toujours avec plaisir , qui que ce soit qui la lui dise ; & celui qui cherche le bien le voit & l'envisage sans répugnance , qui que ce soit qui le lui fasse appercevoir.

Est-ce que je dois recevoir la correction de quelqu'un qui n'est point en droit de me la faire ? Si vous regardez la cor-

D iv

rection fraternelle comme une insulte ; vous avez raison ; votre frere n'est point en droit de vous insulter : si vous la regardez comme une réprimande , vous avez raison ; il n'y a que vos supérieurs qui soient en droit de vous réprimander : si vous la regardez comme une punition , vous avez raison encore , il n'y a qu'eux qui soient en droit de vous punir. Mais si vous regardez la correction fraternelle comme les avertissemens d'une personne charitable qui vous parle pour votre bien , vous avez tort ; elle est en droit d'en agir ainsi : la charité le veut , Dieu le lui ordonne , & je ne vois pas que vous puissiez raisonnablement le prendre en mauvaise part , fût-il votre domestique , fût-ce le dernier des hommes.

Lorsqu'un voyageur s'étant égaré rencontre quelqu'un qui l'en avertit , auroit-il bonne grace de prendre en mauvaise part l'avis qu'on lui donne. Celui qui me fait appercevoir mes erreurs , me rend à peu près le même service , & un service bien plus important. Nous sommes tous des voyageurs qui nous égarons les uns d'une maniere , les autres d'une autre ; & vous savez , mes chers Paroissiens , que chacun apperçoit les erreurs d'autrui plutôt que les siennes. Sur quel fondement pourrois-je donc m'offenser de ce qu'un homme qui n'auroit que de bonnes in-

ventions , m'avertiroit charitablement de certains défauts qui sont en moi & que je ne connois point , ou que je ne vois pas si bien que lui , ou dont je ne sens point assez les conséquences ?

La conduite que vous tenez , Monsieur , vous fait plus de tort que vous ne pensez ; tout le monde en parle , & il semble que vous soyez le seul à ne pas apercevoir , à ne pas sentir tout ce qu'elle a de reprehensible. Vos ennemis en rien , les gens de bien en gémissent , ne vous offensez pas , je vous en prie , de la liberté que je prends , & ne me faites point un crime d'une démarche dont le seul motif est mon attachement bien sincère à vos intérêts & à votre personne. Mes Freres , je vous le demande : fût-ce mon inférieur qui me parlât de la sorte , pourrois-je lui en savoir mauvais gré ?

Celui qui m'avertit de mes défauts ne m'offense pas plus que s'il me faisoit apercevoir une tache que j'ai sur mes habits ou sur mon visage. Quel tort me fait-il , & à propos de quoi pourrois-je m'en plaindre ? Ce n'est pas là son affaire , soit ; nous avons vu néanmoins le contraire il n'y a qu'un instant : mais , si ce n'est point là son affaire , tant plus devez-vous lui avoir obligation d'un service qu'il n'est pas tenu de vous rendre. Il n'a aucune inspection sur ma conduite : il n'est point

D v

en droit de me faire la correction : aussi ne sont-ce pas des reprimandes qu'il vous fait , mais des avis charitables qu'il vous donne. Faut-il être au-dessus de quelqu'un , & avoir autorité sur lui pour le détromper , quand il est dans l'erreur , pour l'engager à ouvrir les yeux quand il les ferme , pour chercher à le faire rentrer dans le droit chemin , quand il s'en écarte ? Pensez-vous qu'un fils ne puisse jamais faire des représentations à son pere ? un Paroissien à son Pasteur ? un domestique à son maître , sans manquer au respect qui leur est dû ? Ce n'est pas le respect qu'on vous doit qui est blessé dans cette occasion , mais bien votre orgueil & votre fausse délicatesse.

Chose étrange , mes freres : quand nous faisons le bien , nous ne trouvons pas mauvais qu'on le loue : quand nous faisons le mal , nous ne pouvons pas souffrir qu'on en parle. Nous souffrons à merveille qu'on fasse l'éloge de nos bonnes qualités ; & quant à nos défauts nous ne voulons pas même qu'on les apperçoive. Telle est l'injustice de tous les hommes , & de ceux-là principalement qui sont élevés au-dessus des autres ; c'est-à-dire , de ceux qui étant exposés à commettre , & qui commettant en effet un plus grand nombre de fautes , auroient plus besoin que personne , de quelqu'un qui eut la charité de les en

faire appercevoir. Mais on ne cherche guères qu'à les flatter, & ils sont si accoutumés à être flattés, que les éloges sont le seul moyen qu'on emploie pour leur dire des vérités qu'ils ne voudroient pas entendre, si on les leur disoit autrement. Les louanges qu'on leur donne sont des leçons qu'on leur fait : mais il est rare qu'ils les prennent dans ce sens-là, & qu'à force d'être loués, ils ne s'imaginent pas enfin être tels qu'on les dit & qu'on fait semblant de les croire. Malheureux sur-tout, en ce que la plupart de ceux qui les environnent, louent également leurs vues comme leurs vertus. Hélas ! ils paient souvent pour se faire tromper ; ceux qu'ils devroient payer pour se faire ouvrir les yeux sur ce qui leur importe le plus de savoir, & qu'ils ignorent.

Misérables flatteurs, vous êtes encore plus coupables que ceux qui se laissent endormir par vos mensonges. Vous les bercez de chimères ; vous leur jetez à pleines mains de la poussière dans les yeux ; vous les enfoncez vous-mêmes dans le précipice. Malheur à ceux, dit un Prophète, qui appellent bien ce qui est mal, & mal ce qui est bien : c'est à vous à qui cette malédiction s'adresse. Droits sacrés, langage précieux de la sainte & sincère amitié ; qu'êtes-vous donc devenus ? Les hommes, au lieu de s'éclairer & de se redresser

D vj

ser mutuellement , se flattent , s'aveuglent ; se perdent les uns les autres.

Heureux donc celui qui a pu trouver sur la terre un véritable ami , qui dans toutes les occasions l'avertisse de ses fautes , sans le flatter , qui ne lui cache , qui ne lui dissimule aucun de ses défauts. Il sentira de plus en plus le prix de ce trésor inestimable : & regardez comme tel , mon cher Paroissien , je veux dire comme un ami véritable , quiconque vous donne des avis pour la réforme de vos mœurs , quiconque cherche à vous rendre meilleur , ou moins imparfait. Souvenez-vous qu'il n'est rien au monde sur quoi vous ayez plus besoin d'être éclairé que sur vos imperfections & vos fautes ; qu'il n'est rien , par conséquent , sur quoi vous deviez chercher davantage à connoître la vérité. Vérité que vous ne verrez jamais comme il faut de vos propres yeux , parce que nous ne nous voyons jamais tels que nous sommes.

Souffrez donc , mon cher Paroissien , & souffrez toujours non-seulement avec patience , mais avec reconnoissance & action de grâces , la main charitable de celui qui veut ôter la paille que vous avez dans l'œil , qui veut vous retirer du précipice ou empêcher que vous n'y tombiez. Aimez que l'on vous parle de vos défauts , que l'on vous fasse appercevoir

de vos fautes, que l'on vous représente vos devoirs. N'écoutez point les flatteurs dont les vains discours plus doux que le miel au goût de notre amour propre, sont dans le fait, comme autant de flèches aigues qui donnent la mort à quiconque à la foiblesse de les écouter & de s'y plaire; c'est un poison mortel qui se glisse doucement dans notre cœur pour le pervertir & le corrompre. Regardez donc les louanges qu'on vous donne comme autant de pièges que l'on vous tend, & dans lesquels il est extrêmement difficile aux plus sages & aux plus parfaits de ne pas se laisser prendre. La correction, les réprimandes ont toujours une certaine amertume qui répugne à la nature; cela est vrai, parce qu'elles ont toujours quelque chose d'humiliant : & nous n'aimons pas ce qui nous humilie; parce qu'elles nous forcent à jeter les yeux sur notre misère; & la vue de notre misère n'a rien d'agréable. Mais cette amertume est salutaire, elle fait un bien infini à ceux qui ont assez de raison pour ne point écouter la nature.

Regardez donc toutes les personnes qui veulent vous rendre ce bon office, comme vous regarderiez un médecin charitable qui vous présenteroit un remède propre à rétablir ou à conserver & fortifier votre santé. Que la dureté de vos supérieurs ne

78 LE XII. DIMANCHE

vous rebute point, que la charité, le zèle de vos égaux ou même de vos inférieurs ne vous offense point. Ne voyez dans les uns & dans les autres que les motifs qui les font agir ; tout le reste doit vous être à peu près égal. Ils vous montrent la vérité, ils parlent pour votre avantage ; ce qu'ils vous disent, de quelque manière qu'ils le disent & tel que puisse être celui qui le dit, peut vous faire beaucoup de bien, & ne sauroit vous faire du mal. Attachez-vous donc au fond, & ne vous arrêtez point à la forme.

Et vous, mes Freres, soit que vous fassiez la correction à ceux qui vous sont soumis, soit que par un sentiment d'amitié ou de charité fraternelle vous représentiez à votre prochain ce qu'il y a de reprehensible dans ses mœurs & dans sa conduite ; mêlez toujours beaucoup de douceur aux vérités que vous avez à leur dire. Ne lui parlez de ses défauts qu'après avoir jetté les yeux sur les vôtres ; ne le reprenez jamais du mal qu'il a fait sans vous être humilié devant Dieu ; quelquefois même devant lui du mal que vous savez avoir fait vous-même. Ne découragez point votre frere, ménagez la foiblesse humaine, sans la flatter : que le malade voie ses plaies telles qu'elles sont ; mais quelques affreuses qu'elles soient, qu'il sache qu'elles ne sont point incurables. Que

les paroles de consolation qui sortiront de votre bouche, corrigent l'amertume du remède, le lui fassent goûter, le lui rendent plus salutaire & plus efficace.

Modele divin & souverainement aimable de la charité dont nous devons être animés les uns pour les autres, adorable Jesus, répandez, enracinez dans nos cœurs cette vertu inestimable & sans laquelle nous ne sommes rien. Rendez-nous tellement sensible à tout ce qui intéresse votre gloire & le salut de nos frères, que nous ne voyons jamais d'un œil indifférent ce qui vous déplaît dans leur personne; que leurs défauts, leurs égaremens, leurs vices soient à nos yeux comme des plaies à la guérison desquelles vous nous ordonnez de contribuer; mais comme des plaies qui nous sont communes à tous, de sorte qu'un homme quelconque, qui fait la correction à un autre homme, tel qu'il soit, n'est jamais qu'un malade qui en pansé un autre.

Ne permettez donc pas, ô mon Dieu, qu'en voulant corriger mon prochain, je me perde moi-même de vue. Que ses défauts, au contraire, me rappellent mes propres infirmités, afin que je mêle toujours la miséricorde & la douceur, aux corrections, aux représentations charitables que je dois lui faire, comme je voudrois qu'il me les fit à moi-même.

Que je les reçoive à mon tour avec cette

même douceur ; que je les aime , que je regarde les misères de l'humanité comme des plaies que nous ne saurions bien voir de nos propres yeux , ni panser comme il faut de nos propres mains ; & pour la guérison desquelles par conséquent nous avons besoin des yeux d'autrui , & d'une main étrangère.

Seigneur , éloignez de moi les paroles de flatterie & de mensonge ; que je les craigne , les évite d'autant plus que l'amour propre en est plus avide , & enfin soit que je fasse la correction , ou que je la reçoive , remplissez-moi de cette charité qui se fait tout à tous , qui ne se cherche pas elle-même , qui est douce & patiente , qui ne s'enfle point , qui ne s'irrite point , qui aime la vérité par-dessus tout , qui s'y plaît , qui a l'iniquité en horreur , qui désire sincèrement le bien & le salut des âmes pour lesquelles vous êtes mort , ô-Jésus , afin de les faire vivre éternellement avec vous & en vous dans le séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

